

Pistache pastiche:  
découvertes ionesciennes

Je m'appelle Zibeline et j'ai cinq ans. Je suis née à Roissy le 28 janvier 1976 chez une petite fille qui venait juste d'avoir ses vingt ans (elle se croyait très grande!) et qui descendait d'un grand avion Air France. De Roissy, la Cigogne, me tenant dans son bec, a pris la piste pour Cerisy, mais dans un moment d'inattention, trébuchant sur un nuage, elle m'a lâchée, et je suis tombée tout à fait par hasard dans une famille parisienne où il y avait une maman, un papa, une grande Lisette, une Claireoune moyenne, un petit Lôlo et, en dehors de la maison mais faisant également partie de la famille, Potou, qui mesure un quinzième de baleine en hauteur,<sup>1</sup> Pilou, son petit frère aîné, et Annie, la grande. Ce phénomène s'appelle, en France, une famille nombreuse.

Me voilà donc avec mes deux valises et mon sac de voyage entourée d'étranges visages. Tout le monde me regardait pendant que Madame m'examinait d'un oeil fixe pour vérifier que j'étais bien une petite fille, car je ressemblais fort à un petit caniche à cause des boucles. Je ne faisais pas trop de bruit, ne sachant pas parler, et je ne comprenais rien de ce qu'ils baragouinaient eux. J'avais peur et j'étais épuisée: c'est traumatique, ce business de naître, et surtout fatiguant. Le sommeil débordant de mes yeux a bousculé quelques larmes. . . heureusement elles étaient munies de parachutes et donc sont tombées tout doucement. . . tout doucement.

Madame, la mère de famille, en vue de mon état de fatigue, m'a promis que nous dînerions de bonne heure et qu'après elle m'enverrait me coucher avec les poules. Je n'étais pas réconfortée à la pensée de me coucher avec les poules, surtout parce que les Français ont la renommée de manger sans faim: il n'y avait pas une abondance de poules. Je n'étais pas

assurée du tout de rester en vie longtemps. J'aurais préféré être un petit caniche et dormir dans un petit panier dans un petit coin chaud et affectueux.

Puisque je savais déjà manger, me tenir à table et faire mon lit; puisque je ne réclamaïis ni ketchup ni Coca Cola; puisque les premiers sons que j'émettais ne sonnaient pas l'accent "Yankee"<sup>2</sup> (l'avion venant de New York, mon ascendance était soupçonnable); et puisque après quinze jours j'ai renoncé à mes aspirations d'être "sleazy singer" dans le métro, Madame fut très contente: aussi décida-t-elle de me garder, de m'adopter et, entre parenthèses, je n'ai jamais trouvé de poules dans ma chambre.

Ma maman française surveillait de très près la santé de tout le monde: l'essentiel, c'était une nourriture saine et agréable (Ô les gourmands!) Moi, elle m'a nourrie de mots: le matin, chocolat chaud avec mots grillés; pour déjeuner, biftek, mots-frites; à l'heure de goûter, une poignée de mots légèrement sucrés; pour dîner, une grosse salade, du civet de lapin et des mots à la neige. Elle en a même mis sous mon oreiller à côté de mes rêves. Des mots veloutés fondaient dans ma bouche; encore d'autres bien épicés, très relevés, faisaient des galipettes sur ma langue. Ma petite vie devenait un tissu de "pourquoi?" de "comment?" et de "qu'est-ce que cela veut dire?"

Une fois équipée de ces questions-clefs--de ces clefs magiques--ma maman française m'a donné un petit ramponneau en avant pour m'encourager, et ainsi j'ai franchi le seuil et fait les premiers pas dans "Childwood," la Forêt d'Enfance, forêt touffue de merveilles à découvrir. J'ai passé des journées entières errant sur des sentiers inconnus, ne rentrant que le soir pour dîner, des brins d'herbes dans les cheveux, un sourire malicieux aux coins des yeux, toute fière, contente et enchantée des découvertes que j'avais cueillies et que je rapportais avec moi: les lilas de mer, les dunes, la soie, la laine, le tilleul, la verveine, la lavande, les reines-claudes, les mirabelles, les moules, les

mille-feuilles, les herbes de Provence, l'imparfait du subjonctif, les courants d'air, la rue de Paradis, Notre Dame rose au coucher de soleil.

J'ai découvert que les oranges, pleines de vitamine C, sont anti-fatigues et anti-infectieuses et qu'il est interdit de quitter la maison sans en avoir mangé une ou deux; que le gruyère donne des idées et que les trous sont une vraie gourmandise; que lorsque les oies seront perchées il fera beau le lendemain; que les vaches ont des cornes (même les vaches américaines); que le soleil s'appelle Frédéric et qu'il est très dragueur, faisant de l'oeil à toutes les jeunes filles; que la pluie française est bien poétique, plus poétique que la pluie anglaise; que c'est tellement agréable de rêver devant la mer (surtout quand Frédéric se couche); que les croisants de lune trempés dans la nuit bleutée sont délicieux; qu'une main est merveilleuse parce qu'elle peut toucher et créer; qu'un simple sourire peut soulager un gros chagrin; que mes yeux changent de couleur.

J'ai appris à regarder un visage dans toute sa profondeur. . . j'ai appris à rire et à pleurer. . . et ce qui m'a secouée de tout mon être, qui m'a enchantée, qui m'a chagrinée, qui m'a bouleversée d'une joyeuse angoisse. . . qui m'a étonnée. . . c'était la découverte de la sensibilité. . . ma sensibilité . . . et que "être sensible" n'est pas un défaut.

Cet acte de découvrir et d'être étonné est peut-être la plus grande joie-angoisse qui existe dans la vie. C'est à force de découvrir et d'être étonné que l'on garde l'étincelle aux yeux, l'étincelle qui signifie que le feu brûle encore, que l'on change, que l'on rêve, que l'on n'est pas immunisé à la vie. Ne pas découvrir égale ne pas respirer. . . une vie qui ne respire pas est une vie sans soleil, sans étoile, sans magie. . . une vie qui ne respire pas est une vie morte. Sans étonnement--cette possibilité d'être frappé brusquement d'écrasant émerveillement--on ne peut pas être créateur ni en amour, ni

en "désamour" ni dans la mort.

MARILYN SABLE  
CUNY-HUNTER COLLEGE

#### NOTES

<sup>1</sup>Ce garçon est très, très grand. J'ai demandé à Claire un jour combien il mesurait. Elle m'a répondu en mètres et centimètres. Je ne comprenais rien du système mais j'avais dans ma tête une baleine de 90 "feet" à peu près. "Il faut multiplier ça combien de fois pour en faire une baleine?" "Une quinzaine de fois," m'a-t-elle répondu. Après avoir fait les calculs, j'ai compris que Francis faisait à peu près 6 "feet" et quelques "inches."

<sup>2</sup>L'accent Yankee est l'accent nasal pour lequel la plupart de mes compatriotes sont renommés.